

♪♪ J'ai créé les éditions Potlatch en 2010. Je publie des textes courts, de la poésie, des essais. Impression au plomb sur papier vergé, couvertures gaufrées, cahiers cousus, dorure à chaud, charte graphique sobre et élégante. Tirages à 26 exemplaires numérotés et signés. 100 euros l'unité. Cinq exemplaires réservés aux auteurs, à moitié prix. C'est écrit noir sur blanc dans le contrat, et pourtant ils signent. Ça part comme des petits pains. Écrivains, philosophes et artistes se battent pour être chez Potlatch. ♪♪

Potlatch est une entreprise de sabotage. Ses cibles : le monde éditorial, le roman, la culture, l'Auteur, la recherche universitaire momifiée, et mille autres catastrophes de formes et tailles diverses. Je n'oublie pas la principale cible de Potlatch, celle pour laquelle je dépense le plus d'énergie : Potlatch.

Le modèle dominant cornaque aussi bien le courant principal que la marge, le centre consensuel que la dissidence. Dans tous les cas, il mastique, avale et défèque tout ce qui fait irruption dans le réel, du plus insignifiant au plus subversif. Cette assertion même est une tarte à la crème lancée dans le vide.

Les grands éditeurs publient bien des livres inachevés, avortés, à l'état d'ébauche, clones les uns des autres, structurés selon un plan donné en première année d'écriture créative à la fac. Ils sont les premiers à saboter la littérature avec leurs « livres ». Un sur quatre est pilonné sans être lu. Au près de ces paquebots de vent, je suis une coquille de noix en papier bible.

Autrefois, Marinetti, Fahlström, Haussmann, Blaine, Heidsieck, Filliou et les autres ont représenté des menaces. Aujourd'hui, ils ne servent plus qu'à valider des semestres de licence.

Enrobées de sucre et de déférence, je reçois chaque jour dix propositions de textes. Je ne publie que des auteurs confirmés, mais des inconnus s'obstinent à me faire parvenir leurs créations. Je ne leur en veux pas, j'étais comme eux autrefois. Assoiffé, aveuglé par le désir d'exister aux yeux d'un lecteur attentif et généreux. Je ne peux m'empêcher de croire au miracle. Je lis toujours la première page de chaque fichier reçu. Pastiches involontaires, poésie en écriture inclusive, indigence du style, chapelet de clichés... Je souffre beaucoup. Dégoulinant de bienveillance, j'envoie à chacune de ces *belles personnes* une liste type de revues littéraires où je les invite à faire leurs premiers pas d'auteur. J'ajoute qu'un important travail de correction me semble incontournable, avant de glisser le lien d'un site créé par mes soins à cet effet. Je prélève seulement 50 % sur les honoraires de mes correctrices.

Je propose également un service de promotion. Ah là là ! Le nombre de naïfs aux mains d'une attachée de presse censée défendre leur livre sur des blogs moisissés... À les délester de quelques euros contre mon « gold-pack-attaché-de-presse[®] », je n'ai aucun remords. Je réclame un paiement d'avance pour adresser leur livre à de bons chroniqueurs. S'il est merdique et que personne n'en parle, je n'y suis pour rien, j'ai fait mon boulot. Bien sûr, je ne suis pas assez stupide pour donner mes adresses efficaces. J'ai mis cinq ans à constituer mes différents fichiers d'adresses : poésie, roman, récit, OLNi, bouses diverses. Je les garde pour moi.

Après avoir publié deux recueils de poèmes chez un éditeur pathétique, un auteur débutant de cinquante ans me confie qu'il a hérité de sa vieille maman. Son désir le plus cher : ren-

contrer un réalisateur pour tourner un documentaire bouleversant sur sa vie d'écrivain. Je le recommande à Frank, un ami spécialisé dans les films institutionnels. Je demande 30 % sur les 25 000 € que l'auteur maudit est prêt à lâcher pour contempler son hagiographie sur Vimeo. 53 vues en deux ans.

Mon premier texte appris par cœur en C.P. était *Le corbeau et le renard* de La Fontaine. J'avais adoré cette histoire. Le renard est le gars le plus cool du monde, non ? Si la plupart des candidats à publication ignorent la morale de cette fable, ce n'est pas mon problème.

Officiellement, je vis toujours avec le RSA. Avec ses économies, mon assistante sociale paie de temps en temps mes factures de gaz et d'électricité. Plusieurs fois par an, elle lâche sur mon compte un virement de 100 €. Elle n'est pas amoureuse de moi, non. L'empathie va parfois jusqu'à la maladie, tout simplement. Éducation catholique ? Désir d'enfant inassouvi ? Je lui rappelle peut-être son père emporté par une cirrhose quand elle avait huit ans. J'ose espérer qu'elle n'a pas un manuscrit à placer. Quelle horreur ! Je ne lui ai jamais posé la question. Cette femme ne m'intéresse pas.

J'ai lu beaucoup de livres et d'articles sur le droit social. À la CAF, les agents tremblent quand ils me voient arriver. J'exige mon dû et les renvoie à leur monde d'incompétence et d'approximation. À leur oreille, je murmure des extraits de poésie administrative, sésame vers de modestes virements que je sais cumuler. Calme, souriant, déterminé. Je suis un expert.

Sans travailler, je palpe bien davantage que la plupart des salariés. Grâce à plusieurs comptes PayPal, je dissimule le plus gros de mes revenus pour ne pas me faire assassiner dans la semaine. Si on apprend que je gagne trois SMIC grâce à des copier-coller bricolés allongé dans mon lit, qui m'aimera ? Pas le temps d'écrire une étude sur la jalousie.

Pour l'essentiel, je place mon argent sur le livret A ouvert à

mes dix ans par ma grand-mère. Il m'arrive d'être sentimental. Et discret.

Je ne suis pas seulement éditeur, je suis auteur. Je pense avoir légitimité pour écrire. Je fréquente des universitaires, des révolutionnaires sur les réseaux sociaux, des animateurs socio-culturels (conservateurs de musée, directeurs de théâtre ou de festival, propriétaires de librairies...). J'ai acquis de solides bases en charlatanisme littéraire et intellectuel. Elle n'est pas encore reconnue, mais je possède une forme d'autorité dans mon domaine.

Je sais m'emparer de vérités aléatoires, étaler mes vanités, pianoter sur le corps social, ce simulacre de système digestif dont la finalité est de produire du gagner-sa-vie. Toujours à l'affût, je dérobe la pensée en kit partout où elle se loge avant de la recracher sans guillemets. Je plagie sans états d'âme celles et ceux que j'admire. En tant qu'homme approximatif, mes larcins sont toujours tronqués, recomposés, infidèles. J'en fais des livres portant mon nom sur la couverture. J'enchaîne avec un show mégalo le jour où mon éditeur m'annonce qu'il en a vendu douze.

À contre-courant de la majorité des petits éditeurs, je ne publie pas les livres que j'écris. Déontologie ? Non. Crainte de la vulgarité, je dirais. Placer mes textes chez les éditeurs dont j'aime le travail est mon plus grand bonheur. Ma technique est simple, à la portée du premier apprenti-écrivain venu. Pourtant, je constate qu'elle est rarement mise en œuvre.

Première étape, je fais corriger mes textes par madame Monange, ma prof de français au collège. Elle a publié deux livres chez Gallimard dans les années quatre-vingts, puis plus rien. À la retraite, elle est correctrice pour compléter sa maigre pension. Je me suis adressé à elle quand j'ai créé Potlatch. Sylvie Monange est obsédée par la perfection de la langue, la beauté d'une phrase bien pesée, l'esthétique d'un paragraphe

fluide. Elle a toujours un marqueur dans sa poche. À la boulangerie, elle corrige l'affichette « carte bleu accepter ». Sans elle, je ne peux rien publier. Elle traduit en français le magma pondu chaque jour de ma vie.

Deuxième étape, je zone mille heures sur les sites de tous les éditeurs francophones de la planète. Là, je repère ma proie. Je lui achète un ou deux livres figurant à son catalogue, puis j'entame un travail de caresses à grand renfort d'huile relaxante : comparaison avec de grands auteurs, perspective d'une chronique dans un blog de critique littéraire en vue, promesse de mise en contact avec l'étoile montante du moment (mais je me réserve les meilleures). Quelques échanges de mails plus tard, et parfois un coup de fil chaleureux, je glisse l'air de rien le manuscrit gardé sous le coude depuis le début du processus. C'est statistique : ma méthode fonctionne une fois sur dix. Elle me coûte cher, mais ce sont mes auteurs qui paient. En dix ans, trente livres publiés, deux cents textes en revues.

L'un de mes ouvrages est référencé dans une bibliothèque à New York, un autre attend à Harvard l'heure de son désherbage. Maman, tu es morte trop tôt : je t'aurais poussée dans un avion pour voir mon œuvre dans la plus prestigieuse université du monde. Tout près de là, ton livre de chevet : *Sissi impératrice*.

À peine un éditeur sur dix fait un vrai travail d'accompagnement de ses auteurs. Annoter, conseiller, exiger, rassurer, se montrer patient mais exigeant. L'accompagnement est la part défaillante (et pourtant primordiale) des éditeurs d'aujourd'hui. Trouver l'un de ces vestiges du temps où les humains parlaient aux humains avant de les compter relève du miracle... Je n'en fais pas partie. Mais Judith Caricia, oui. Jamais je n'ai été autant poussé dans mes retranchements. Pendant les quelques mois où nous avons travaillé ensemble à la publication de mon recueil *Désosser le nerf* aux éditions Par les bois du

Djinn, mon écriture et ma pensée ont fait des bonds de géant.

Désosser le nerf reçoit dix chroniques positives et une qui me chie sur la tête — la meilleure ! Ça ne fait rien vendre, car elles ne sont pas publiées via l'un des quatre supports nationaux prévus à cet effet : *Télérama*, La Grande librairie, France Inter et Télématin.

La plupart de mes éditeurs distribuent leurs livres avec Pistil-Difrap, « le diffuseur spécialisé des éditeurs indépendants ». Après expérience, Pistil est le distributeur des éditeurs qui ne veulent pas voir leurs livres en librairie, et ne veulent pas les vendre. Potlatch n'a signé aucun contrat de distribution. Je place moi-même mes livres dans les librairies qui trouvent grâce à mes yeux. Il en existe très peu. *Ombres blanches* à Toulouse. *Mollat* à Bordeaux. *À la ligne* à Lorient. C'est à peu près tout. Le reste des ventes se fait depuis mon site Internet, financé grâce à une subvention de la région Centre.

Tu es mon éditeur et je t'aime très fort. En sept points, voici pour toi une formation express si tu veux VRAIMENT vendre mon livre par cartons entiers.

1) D'abord, je publie dans des maisons d'édition copines avec Augustin Trapenard, présentateur de l'émission littéraire La Grande librairie sur France 5. C'est le meilleur vendeur du pays, inutile de se montrer réservé au sujet d'un outil aussi performant. Trapenard, et Busnel ou Pivot avant lui, sont des cavistes qui savent dépoter par palettes entières. La bouteille n'a pas à être un Château Margaux. Il n'y a qu'un seul siège de passe-plats de la littérature française à la télé. Celui qui l'occupe est forcément un serial killer. Spermatozoïde élu par le destin pour nicher dans l'ovule, auteur génial des sept bons numéros de l'Euromillions, unique rescapé d'un crash aérien en Sibérie, l'animateur d'émission littéraire donne à penser qu'il est l'homme providentiel (ce n'est quasiment jamais une femme), tout en affectant une obséquiosité jamais prise en dé-